



GELING  
YAN

Fleurs  
de guerre

**ELLES SONT FAITES  
POUR L'AMOUR,  
SERONT-ELLES PLUS FORTES  
QUE LA GUERRE ?**

Flammarion

# GELING YAN

## Fleurs de guerre

Décembre 1937. Alors que l'armée japonaise se répand furieusement à travers Nankin, massacrant, violant, pillant tout sur son passage, un groupe d'écolières terrifiées se réfugie dans l'église Sainte Marie Madeleine dirigée par le père Engelmann. C'est un territoire officiellement neutre dans la guerre qui oppose la Chine au Japon, mais les soldats ennemis ne semblent pas disposés à respecter les règles du droit international. Les jeunes filles courent un terrible danger, et leur survie devient encore plus incertaine avec l'arrivée de treize prostituées venues du bordel flottant sur la rivière Qinhuai qui cherchent à leur tour refuge dans l'église...

Ce beau roman transporte le lecteur dans la Chine des années 30. Habité par de magnifiques personnages, du prêtre austère aux prostituées irrévérencieuses, *Fleurs de guerre* montre comment la guerre met à l'épreuve nos préjugés et comment l'amour peut naître parmi les décombres.

**Geling Yan** est une romancière et scénariste chinoise plusieurs fois récompensée. Née à Shanghai, elle publie son premier livre en 1986. Depuis, elle a écrit de nombreux romans ainsi que des nouvelles, des essais et des scénarios. Plusieurs de ses œuvres ont été portées à l'écran : c'est le cas de *Fleurs de guerre*, adapté au cinéma par le célèbre réalisateur chinois Zhang Yimou sous le titre *The Flowers of War*.

Traduit du chinois par **CHANTAL CHEN-ANDRO**

Flammarion



Extrait de la publication

# FLEURS DE GUERRE



GELING YAN

FLEURS DE GUERRE

*Traduit du chinois  
par Chantal Chen-Andro*

Flammarion

Titre original : *Jingling Shisan Chai*  
Titre anglais : *Flowers of War*  
Édition publiée en accord avec Peony Literary Agency  
© Geling Yan, 2012  
Pour la traduction française :  
© Flammarion, 2013  
ISBN : 978-2-0813-1235-7

*À mon père, XIAO Ma*





Ma tante Meng Shujuan a tenté toute sa vie de retrouver une personne, une femme. Au fil de sa quête, elle a vieilli, et en a même oublié de se marier. Quand j'ai eu l'âge de lui servir de confidente, j'ai appris que cette femme qu'elle cherchait depuis toujours était une prostituée. Quand ma tante et elle avaient fait connaissance, cette dernière était la reine de la profession. De nos jours, on dirait qu'elle était un personnage.

En août 1946, lors du procès des criminels de guerre japonais qui se tint à Nankin, ma vieille tante pensa l'avoir retrouvée. La femme était assise parmi les témoins, elle avait aidé à identifier les hauts officiers japonais auteurs de viols prémédités à grande échelle.

Ma tante était dans la foule qui se pressait à l'extérieur du tribunal, elle avait entendu sa déclaration dans les haut-parleurs et, bien que la femme eût témoigné sous un autre nom, elle l'avait reconnue à sa voix.

Il fallut une heure à ma tante pour accéder à la salle d'audience. En ce mois d'août 1946, les rues de Nankin étaient vides, les habitants n'avaient pas

hésité à braver la chaleur pour aller voir le procès et apprendre quel sort serait réservé à ces Japonais qui les avaient maltraités pendant huit années. La foule à l'intérieur comme à l'extérieur de la salle d'audience était impénétrable, ma jeune tante avait la sensation que les murs en étaient repoussés, qu'à chaque bousculade ils changeaient de forme. C'était comme si tous les rescapés du massacre s'étaient retrouvés là pour assouvir leur haine en écoutant les discours diffusés par les haut-parleurs.

De très loin, ma tante l'aperçut, de dos. Sa belle silhouette n'avait pas souffert. Ma tante Shujuan, couverte de la moiteur liée à la transpiration des dizaines de milliers de personnes présentes, se fraya un passage pour se retrouver derrière elle. Elle allongea le bras et tapota l'épaule si féminine de cette célèbre beauté des années 1930. Le visage qui se retourna n'était pas celui qui lui était resté en mémoire. Il était méconnaissable. Ma tante supposa que sa beauté naturelle avait peut-être été abîmée puis retouchée par un chirurgien esthétique peu compétent.

« Zhao Yumo ! » s'exclama tout bas, surprise, ma tante, qui n'avait alors que vingt ans. L'autre la regarda, feignant de ne pas comprendre. « C'est moi, Meng Shujuan ! » dit ma tante.

L'autre fit non avec la tête et dit, avec le timbre de voix si caractéristique de Zhao Yumo : « Vous vous trompez de personne. » Les libertins du Nankin des années 1930 connaissaient bien Zhao Yumo, ils

aimaient l'entendre chanter de cette voix qui dérail-  
lait un peu.

Ma tante ne s'avoua pas vaincue, elle joua des  
coudes pour se retrouver à côté d'elle. Elle lui rap-  
pela qu'elle était une des élèves qu'elle et ses com-  
pagnes avaient sauvées des griffes des Japonais.

Meng Shujuan avait beau insister, Zhao Yumo  
continuait d'affirmer qu'elle ne la connaissait pas.  
Elle lui adressa un regard en coin, celui de la Zhao  
Yumo d'autrefois, et ce menton à la beauté froide,  
seul rescapé des retouches esthétiques, tressaillit. Elle  
ajouta, avec l'accent de Suzhou qui était bien le sien  
quand elle parlait nankinois : « Qui est Zhao Yumo ? »

Après avoir prononcé cette phrase, elle s'était levée  
de son siège et s'était frayé un passage de biais entre  
les dos de la première rangée et les genoux des per-  
sonnes assises derrière. Son beau menton s'était  
redressé et abaissé plusieurs fois de suite, et personne  
n'avait osé manifester d'humeur à être ainsi dérangé  
devant des excuses exprimées de si agréable façon.

Shujuan, bien sûr, ne put la suivre en empruntant  
le même chemin ; personne n'aurait accepté de lui  
rendre ce petit service. Elle dut sortir comme elle  
était entrée. Quand elle parvint à s'extirper saine et  
sauve de la foule qui assistait à l'audience à l'inté-  
rieur comme à l'extérieur, Zhao Yumo avait disparu.

À partir de ce moment-là, ma tante Shujuan n'en  
démordit plus : quoique Zhao Yumo ne ressemblât  
plus à la personne qu'elle avait connue autrefois, il  
lui fallait absolument retrouver sa trace ainsi que celle

de ses douze compagnes. Elle finirait par apprendre ce qu'il était advenu de certaines d'entre elles, soit par les notes de journalistes japonais, soit en bavardant avec des vétérans, japonais eux aussi, mais surtout grâce à ses recherches, effectuées pendant plusieurs dizaines d'années, parmi les habitants de la région du Jiangsu, du Anhui et du Zhejiang.

Une immense masse de matériaux fut ainsi recueillie. Meng Shujuan retrouva des données la concernant, datées du 13 décembre 1937, jour de la chute de Nankin, ainsi que l'emplacement de l'église Sainte Marie Madeleine où ses camarades et elle s'étaient réfugiées. Ces matériaux brossent une grande fresque de Nankin avant la chute de la ville et donnent à voir, au beau milieu de cette fresque, une vie minuscule, aussi frêle que celle d'un insecte, en proie à la terreur.

Celle de ma tante Meng Shujuan, alors âgée de treize ans.

Meng Shujuan s'assit d'un coup. Elle fut aussitôt debout à côté de sa couche. Il pouvait être cinq heures passées ou peut-être même un peu plus tôt, mais pas moins de quatre heures et demie du matin. Le canon s'était tu soudain, pourtant ce n'était pas cela qui l'avait réveillée en sursaut ; le silence des batteries était aussi terrifiant que leur concert. Ce qui l'avait tirée du sommeil, c'était un flux chaud s'écoulant du bas de son corps. Une sensation de pression l'accompagnait, finalement une brèche s'était ouverte, c'est alors qu'elle s'était éveillée. Elle avait ses premières règles.

Shujuan était debout, pieds nus sur le plancher, elle sentait que le liquide brûlant était déjà très froid. À gauche de sa couche, sept lits de fortune étaient alignés à même le sol ; séparés d'eux par un passage, il y en avait huit autres. Partout à la ronde, maisons et bâtiments brûlaient. L'éclat du feu passait au travers des rideaux d'occultation noirs des lucarnes de la mansarde, et l'espace de la pièce en devenait mouvant, ondoyant. À la faveur de cette lumière, Shujuan

observa ses camarades endormies, elle écouta leur respiration longue et profonde ; leurs rêves en étaient restés à une période où le monde était en paix.

Elle mit sa robe ouatinée et chercha à tâtons l'entrée de la mansarde. Il ne s'agissait pas d'une porte perpendiculaire au plancher : vue d'en bas c'était en fait une trappe ouverte dans le plafond pour permettre aux ouvriers d'accéder au circuit électrique ou au toit en cas d'effondrement. Quand elle était arrivée à l'église Sainte Marie Madeleine la veille au soir avec ses camarades, le père Engelmann leur avait recommandé de rester le plus possible dans la mansarde ; pour les petits besoins, il y avait le seau, elles ne devaient descendre que pour la grosse commission.

La trappe, reliée à un escalier, était équipée d'une mécanique ingénieuse : quand elle s'ouvrait, les marches se déplaient vers le bas.

La veille, dans l'après-midi, le père Engelmann et le diacre Adornato avaient conduit Shujuan et, avec elle, quinze élèves de l'école de filles Sainte Marie Madeleine au bord du fleuve, dans l'espoir de pouvoir leur faire prendre un bac pour Pukou. Le jour tombait, le bac était sur le chemin du retour quand, soudain, étaient apparus des soldats gravement blessés. Ils avaient été atteints par le feu de tirs amis. Après avoir reçu sur le front l'ordre de battre en retraite d'urgence, ils avaient été interceptés lors de leur repli par des troupes du même camp qui, elles, n'avaient pas reçu cette consigne. Ces dernières, les

prenant pour des déserteurs, les avaient fauchés à la mitrailleuse, avaient lancé contre eux du mortier et avaient fait avancer sur eux les tanks. Avant l'évacuation des tranchées, la puissante armée, obéissant aux ordres reçus, avait détruit toutes les armes lourdes ; ainsi désarmée, exposée à la gueule des fusils des troupes défensives, elle ne fut plus qu'un amas de chair à canon. Quand on se rendit compte de la méprise des deux côtés, le nombre de blessés et de morts parmi l'armée en repli s'élevait déjà à plusieurs centaines. Les troupes défensives, peut-être en proie au remords, réquisitionnèrent les bateaux du fleuve pour les blessés tombés sous leurs balles. Les prêtres et les élèves n'eurent du coup plus la possibilité de prendre leur bac.

Le père Engelmann avait jugé que les berges du fleuve étaient trop dangereuses le soir, les armes à feu y rivalisaient avec les armes blanches. Il pensait que le danger représenté par les soldats japonais était moindre. Aussi, la petite troupe, emmenée par lui ainsi que par le diacre Adornato, et escortée par A Gu et George Chen, les employés, s'en revint à la mission en prenant par les ruelles. Il assura aux jeunes filles qu'il leur trouverait un bateau au petit matin et que, si vraiment il n'y parvenait pas, il leur resterait encore, en dernier recours, la possibilité d'aller se réfugier dans la zone sécurisée. Selon lui, grâce à ses remparts restés intacts et à la défense naturelle que représentait le fleuve, Nankin était plus facile à défendre qu'à attaquer, il faudrait plusieurs jours pour la faire tomber.

Pendant les dizaines d'années qui suivirent, Meng Shujuan devait se rappeler maintes fois, et avec effroi, la rapidité avec laquelle, en décembre 1937, Nankin, alors capitale de la Chine, était tombée aux mains de l'ennemi ! Le père Engelmann, un homme pourtant doté d'une bonne connaissance de la vie mais qui était resté enfermé dans son petit univers, avait si mal analysé la situation qu'elle et ses compagnes avaient manqué cette dernière chance de sauver leur peau. Cette erreur fatale ne devait être réparée qu'au prix d'énormes sacrifices.

Meng Shujuan, alors âgée de treize ans, descendit l'escalier qui grinçait. Elle posa le pied sur le sol de l'atelier de reliure, sentit le froid humide de décembre l'envelopper, la transpercer jusqu'aux os ; à part quelques tirs sporadiques au loin, tout était calme alentour, même le frottement de ses pas se feutraient au contact de l'obscurité. Elle ignorait alors à quel point ce silence était de mauvais augure : c'était celui d'une ville qui abandonnait la lutte, qui peu à peu se soumettait.

Shujuan avançait dans ce calme froid et humide, ses pieds reconnaissaient le chemin menant de ce coin de l'atelier à l'autre. En tout, vingt-deux tables attribuées aux élèves pour la reliure de la Bible et de la « Brochure des homélies ». Les camarades qui étaient restées avec elle dans la mission étaient presque toutes orphelines, seules deux d'entre elles, tout comme Shujuan, avaient des parents, mais ces derniers étaient retenus à l'étranger ou en province pour quelque raison. Shujuan pensait que c'était à



dessein qu'ils ne revenaient pas dans cette capitale dont même le gouvernement et l'armée ne voulaient plus.

Alors qu'elle se tenait debout devant le siège des cabinets, le bas du corps nu, partagée entre la curiosité et l'aversion pour ce mystérieux organe qui s'éveillait à la vie, pris de crampes et sécrétant un liquide rouge sombre, elle ignorait tout de ce qui se passait de l'autre côté des hauts murs de l'église en ce petit matin de fin du monde frappé de frénésie tragique. Des centaines, pour ne pas dire des milliers de chars portant le « drapeau-pansement<sup>1</sup> » entraient dans Nankin ; les portes étaient ouvertes, les agresseurs pilonnèrent le cœur de la ville. Les cadavres furent aplatis au sol par les chenilles des engins blindés, la chair et le sang s'imprimèrent en un clin d'œil dans les rues en proie au chaos, fixèrent leur image sur l'asphalte. À cet instant-là, Meng Shujuan, du haut de ses treize ans, ne ressentait rien d'autre qu'une honte extrême pour ces menstruations auxquelles toute femelle est destinée ; elle comprenait vaguement que, de ce fait, elle était devenue chair propre à engendrer toutes sortes de choses vicieuses, et que cette chair offrait à toutes les monstruosité un terreau fertile qui leur permettrait de s'enraciner, de bourgeonner, de se nouer en fruits.

Par ce clair matin, ma tante Meng Shujuan mit fin à son enfance chaotique, ses deux cuisses séparées

---

1. Le drapeau japonais blanc avec un rond rouge au milieu peut faire penser à un pansement. (*N.d.T.*)

par la serviette de toilette placée dans l'entrejambe ; avec une démarche fort peu distinguée, elle se dirigea vers l'extérieur. Le clocher de l'église gothique avait été détruit par les bombardements quelques jours auparavant, et le porche de l'église donnant sur la rue avait, dans le même temps, été réduit à l'état de ruine. Depuis, entrées et sorties se faisaient par une petite porte latérale. Au loin, la lumière d'un foyer d'incendie faisait ressortir les contours des éboulements. Ainsi démoli, le portail n'avait rien perdu de sa grandeur et de sa majesté. Le bâtiment principal était séparé de l'atelier où Shujuan se trouvait par une allée dont l'une des extrémités débouchait sur la porte latérale, et l'autre sur une pelouse derrière le bâtiment principal. Le père Engelmann la chérissait plus que son lit. Il disait avec fierté à ses ouailles que c'était la plus belle oasis de verdure de Nankin. Sur cette pelouse qui, depuis quelques dizaines d'années, offrait aux fidèles un lieu d'accueil pour les ventes de charité, les mariages et les enterrements, ainsi que pour les « party », étaient à présent étalés une immense bannière étoilée et un drapeau de la Croix-Rouge. La pelouse se prolongeait jusqu'à la cour de derrière. Au printemps et en été l'herbe verte remontait sur le bâtiment en briques rouges du père Engelmann : c'était une vision digne d'un conte de fées.

À l'est s'élevait une faible lueur pourpre.

C'était une belle journée. Bien des années plus tard, ma tante se faisait encore avec amertume la même réflexion : contre toute attente, le dernier jour de Nankin avait été une si belle journée !

Meng Shujuan, la serviette éponge entre les cuisses, retourna d'un pas gauche vers l'atelier de reliure. Après avoir grimpé l'escalier, elle entra immédiatement dans la paix du pays des rêves.

Au point du jour, les élèves étaient toutes debout. Elles avaient été réveillées en sursaut par des cris et des sanglots de femmes.

Il y avait dans la mansarde trois fenêtres de forme ovale, toutes équipées de rideaux noirs occultants et de bandes de papier de riz. Pour l'heure, ces dernières avaient été soulevées par les jeunes filles. Depuis les petites lucarnes, on pouvait tout juste apercevoir la cour de devant et un coin de la porte latérale.

Shujuan colla sa joue droite contre le cadre de la fenêtre. Elle vit le père Engelmann se diriger à la hâte vers cette porte depuis la cour de derrière, sa longue et large soutane de tous les jours déployée comme une voile. Tout en courant, il criait : « Défense de sauter le mur ! Nous n'avons pas de nourriture ! »

Une jeune fille s'enhardit à ouvrir la fenêtre. Maintenant, elles pouvaient à tour de rôle passer la tête au-dehors. Près de la porte, sur le mur d'enceinte, étaient assises deux jeunes femmes. Celle qui portait une robe mandchoue en satin rose vif ressemblait à une jeune mariée sortie tout droit de son lit de nocces. L'autre avait un renard sur les épaules. Sa robe était toute déboutonnée, s'en échappaient des vêtements aux multiples couleurs enfilés les uns sur les autres.

Trouvant que regarder le spectacle de là-haut était un peu frustrant, les élèves descendirent une à une l'escalier et se massèrent à la porte de l'atelier de reliure.

Quand Shujuan se joignit à leur groupe, il n'y avait plus deux, mais quatre femmes assises sur le mur. Les deux que le père Engelmann avait essayé d'empêcher de sauter foulaient déjà le sol de la mission. A Gu et George Chen, pourtant venus en renfort, n'avaient pu contenir cette avant-garde en pleurs.

À la vue des jeunes filles qui chuchotaient, massées à la porte de l'atelier, le père Engelmann s'emporta et dit à A Gu : « Emmène les enfants, il ne faut pas qu'elles voient ces femmes ! » Sa barbe, qu'il avait dû laisser pousser à cause des coupures d'eau, avait un bon millimètre de longueur, ce qui lui donnait l'air plus âgé.

Shujuan comprit en gros la scène qui s'offrait à elle : ce groupe de femmes n'aurait jamais dû entrer dans son champ de vision.

Certaines jeunes filles avaient une petite expérience de la vie, elles dirent aux autres : « Elles viennent des maisons closes. » « C'est quoi des maisons closes ? » « Mais les bordels des bords de la Qin-huai ! »...

Le diacre Adornato se rua hors du bâtiment principal. Tout en courant il criait : « Dehors ! On ne donne pas asile aux réfugiés ! » Il avait bien vingt ans de moins que le révérend Engelmann, mais, à cause de son visage et surtout de ses cheveux, on

lui donnait bien plus que son âge. Il avait pour prénom Fabio. Dans l'intimité les paroissiens l'appelaient Fabio de Yangzhou. En entendant ce pur accent de Yangzhou, les femmes, leurs cris, leurs pleurs et leurs suppliques marquèrent soudain un bref arrêt. Puis elles furent convaincues que leurs oreilles ne les avaient pas trompées : celui qui avait lancé ces mots avec une prononciation aussi parfaite et une voix aussi souple et harmonieuse qu'un cuisinier ou qu'un coiffeur du coin était bien cet ecclésiastique étranger aux yeux enfoncés et au nez saillant.

Une prostituée qui pouvait avoir autour de vingt-cinq ans déclara : « On a fui les bords du fleuve ! La voiture a versé, et le cheval a pris peur. La ville est maintenant pleine de soldats japonais, on ne peut plus gagner la zone sécurisée ! »

Une de ses compagnes, dix-sept ou dix-huit ans, lui coupa la parole : « On ne peut même plus trouver une place où s'asseoir dans la zone sécurisée. Même si on parvenait à y entrer en force, il nous faudrait rester debout comme des piquets ! »

Une femme grassouillette dit : « Je connais quelqu'un à l'ambassade des États-Unis, au départ il avait accepté qu'on se réfugie là-bas, mais, hier au soir, il est revenu sur ses paroles. On ne voulait plus de nous ! Et moi qui vous parle, je l'ai laissé prendre son pied pour rien. »

Une voix délurée ajouta : « Qu'il aille se faire foutre ! Ah ça, quand il s'agit d'avoir du plaisir, on est leurs "petits cœurs" ! »

Shujuan était troublée par ces mots qu'elle n'avait jamais entendus. A Gu essaya de l'entraîner, mais elle s'entêta à rester. Elle constata que les autres jeunes filles avaient déjà regagné la mansarde. George Chen, le cuisinier, avait reçu l'ordre d'empêcher les prostituées d'entrer, avec un bâton s'il le fallait. Il l'agitait en vain à droite et à gauche, les suppliques venaient de lui à présent : « Mes sœurs, je vous en prie ! Même ici ce sera la mort pour vous ! De faim ou de soif. Les élèves n'ont qu'un peu de brouet deux fois par jour, elles boivent l'eau des baptêmes, je vous en prie, sortez !... » À chaque coup le bâton retombait sur le sol cimenté ou sur le mur de brique, chaque coup provoquait une onde de choc entre son pouce, son index et son poignet, c'est lui qui avait le plus mal. Les femmes qui étaient grimpées les premières frappaient avec des pierres les tessons de bouteille et les morceaux de bols en porcelaine à motifs bleus incrustés sur la crête du mur pour les faire tomber.

La prostituée qui avait autour de vingt-cinq ans se mit soudain à genoux devant le père Engelmann, sa tête était légèrement inclinée. Meng Shujuan n'oublierait jamais cette silhouette vue de dos. Elle resterait dans ses souvenirs comme dotée de la même expressivité, de la même fonctionnalité que celles d'un visage. Pendant le temps qu'elle passerait ensuite avec cette femme, Meng Shujuan devait mieux se rendre compte de la capacité de tout son corps, et pas seulement son dos, à exprimer le rire, le ressentiment, en une subtile langue des signes. Meng Shu-

juan pouvait alors entendre le père Engelmann discuter avec la femme dans ce chinois qu'il avait péniblement acquis depuis une trentaine d'années, même s'il ne faisait que reprendre les quelques phrases de George Chen : « Il n'y a plus de nourriture, plus d'eau, plus d'espace libre ; quand trop de monde se cache au même endroit, il n'y a plus de sécurité. » Lorsqu'il ne trouvait pas ses mots, il demandait à Fabio de traduire son chinois à lui en dialecte de Yangzhou.

La forme agenouillée de la femme semblait avoir pris racine, toutefois ses épaules et ses reins n'avaient cessé de transmettre leur message.

Elle dit : « Nos vies ne sont pas nobles, elles ne méritent pas votre secours, pourtant nous souhaitons que nos morts soient belles. Des créatures plus viles encore que nous, un chien, un cochon, n'en méritent pas moins une mort correcte, une mort qui ne soit pas une épreuve. »

On ne pouvait pas nier que cette silhouette vue de dos était en cet instant solennelle et pleine d'élégance. Tandis qu'elle parlait, parlait, le chignon qu'elle portait roulé au-dessus de la nuque se défit sur ses épaules. Quelle belle chevelure !

Le père Engelmann lui dit dans un chinois haché que parmi les parents des élèves sous sa protection se trouvaient des personnalités appartenant aux classes supérieures de la société, donateurs de l'église depuis de nombreuses années. Quelques jours auparavant, ils avaient envoyé des télégrammes lui demandant de protéger leur enfant afin de lui éviter

tout préjudice. Il avait répondu à chacun en engageant sa propre vie.

Fabio perdait patience, il était redevenu un natif de Yangzhou. Il dit en anglais au père Engelmann : « Elles sont incapables d'entendre ce type de discours ! Il faut trouver un autre moyen de leur faire comprendre. George, et ton interprétation du rôle du singe Sun avec son bâton ? Fais-la tout de suite ! »

A Gu avait abandonné depuis longtemps l'idée de reconduire Shujuan de force. Voilà qu'il se précipitait dehors pour s'emparer du bâton que George Chen maniait comme s'il jouait une pièce de théâtre. Une femme qu'on aurait dite tombée du ciel atterrit dans ses bras, et son cou, qu'il avait trapu, faillit bien s'enfoncer complètement dans son thorax. Il tomba à terre, la femme en profita pour s'allonger sur lui ; son manteau en zibeline tout miteux s'ouvrit, révélant un corps entièrement nu. A Gu n'était guère sorti de chez lui, il n'avait jamais vu qu'un seul corps de femme nu, celui de son épouse. Il fut si saisi de la voir ainsi transformée en objet de désir qu'il poussa un « Sapristi ! ». Profitant de cet intermède, les femmes sur le mur, pareilles à des grenouilles avant la pluie, se mirent à sauter les unes après les autres dans la cour. Il en restait une, à la peau foncée, plutôt robuste ; elle hissa trois ou quatre jeunes prostituées restées à l'extérieur. Bien que toutes différentes physiquement, elles semblaient faites de la même étoffe.

Fabio était désespéré : « C'en est trop ! Voilà que tous les lupanars flottants de la Qinhuai accostent



ici ! » Il était membre du clergé, se montrer brutal eût été inconvenant, il ne pouvait être grossier qu'en paroles. Il dit haut et fort en montrant les femmes du doigt : « De quoi ont peur des femmes de votre espèce ? Allez dans la rue accueillir comme il se doit les soldats japonais ! »

Elles furent plusieurs à lui rétorquer en chœur : « Comment un prêtre étranger peut-il parler ainsi ! », « Si vous voulez nous injurier, restez dans les limites de la correction ! Ce que vous avez dit là est pire que de simples insultes ! ».

A Gu cherchait à se dégager des bras de la fausse morte, mais cette dernière entravait avec force ses mouvements. Ses deux bras blancs semblaient ceux d'une pieuvre : plus il essayait de s'arracher à leur étreinte, plus elle se resserrait.

Le père Engelmann, voyant que ce fléau galant était devenu incontrôlable, les yeux baissés, ordonna avec douleur à A Gu d'ouvrir la porte.

Shujuan vit le ravissant dos se redresser lentement. En fait la femme était grande et élancée. Alors ce sol en dalles que le balai avait blanchi fut souillé par ces femmes vulgaires. Entrèrent avec elles valises, baluchons, literie en satin de toutes les couleurs ; par les interstices s'échappaient, comme de l'eau colorée, rubans à cheveux, bas de soie et attaches emballant de petits objets personnels.

Ma tante ne le savait pas en cet instant, mais tout ce qu'elle voyait et entendait constituait un détail de ce que les historiens nommeraient *a posteriori* « un grand massacre ignoble et cruel ». À la périphérie de

ces détails, Nankin n'était que cadavres. Les caniveaux n'évacuaient plus d'eau mais du sang. Il lui faudrait attendre longtemps avant de pouvoir faire la part du bien et du mal, de comprendre qu'elle avait été une enfant chanceuse. Le prêtre et les hauts murs de l'église avaient dissimulé à ses yeux toutes ces scènes et tous ces bruits d'une barbarie effrayante : têtes roulant sur le sol, poitrails transformés en fontaine rouge et produisant un bruit à nul autre semblable. Elle restait debout à la porte de l'atelier, quand soudain ses pensées prirent un autre cours : comment ses parents avaient-ils pu la laisser seule ici en un tel moment, permettre à ces femmes dégoûtantes de s'imprimer devant ses yeux virginaux, n'était-ce pas là pur égoïsme, affection partielle de leur part ? Elle les avait toujours soupçonnés d'avoir une préférence pour sa cadette ; ce qui se passait à présent mettait fin à ses doutes. Son père avait obtenu l'opportunité d'aller se perfectionner aux États-Unis. Très tôt il avait annoncé qu'il ne pourrait emmener avec lui que la petite dernière qui n'avait pas encore l'âge d'être scolarisée, il n'était pas question qu'un séjour à l'étranger provoque un retard dans la scolarité de Shujuan. Sa mère s'était dressée à son tour pour le soutenir, ajoutant qu'elle pensait demander à un médecin américain de soigner l'asthme de la petite. Ils avaient réconforté Shujuan, l'année passerait vite, en un rien de temps la petite famille se trouverait de nouveau réunie. C'était vraiment ce qu'on appelle prendre les choses avec philosophie. Ils avaient pensé à l'avance au sen-

timent d'injustice que pourrait ressentir leur fille aînée ; ils s'étaient ainsi dédouanés vis-à-vis d'elle !

Ses grands-parents maternels, qui vivaient dans la lointaine campagne de Ningbo, devaient au départ venir se réfugier à Nankin et s'occuper d'elle, mais en ces temps de guerre la situation était partout chaotique. Vers l'ouest, la voie maritime et la voie terrestre étaient aussi dangereuses l'une que l'autre. Se lancer dans ce voyage de plus de huit cents kilomètres, c'était faire un pari sur leur vie contre la mort, et puis, vu leur âge, ils étaient bien conscients que leur protection ne serait pas plus puissante que celle du révérend Engelmann et de son église. Dans leur télégramme, ils s'étaient même montrés soucieux du travail scolaire de Shujuan. Tant qu'elle serait avec ses camarades, et quoi qu'il arrivât, ses études n'auraient pas à pâtir de la situation.

Quand Shujuan était malheureuse, elle cherchait quelqu'un à qui s'en prendre. Elle en voulait profondément à ses parents, ainsi qu'à sa petite sœur Shuman.

Soudain, ses yeux s'agrandirent encore : qu'est-ce qui arrivait à cette ensorceleuse ? Elle serait morte dans les bras d'A Gu ? Les pans de devant du manteau en zibeline étaient complètement ouverts ! Une lumière blanche brilla dans le petit matin gris, des formes charnelles démoniaques apparurent, dans la zibeline noire on aurait dit une flaque de lait tourné. Vite, elle se retira dans le renfoncement de la porte. Elle resta là un bon moment, attendant que la rougeur due à sa pudeur outragée disparût de son visage.

Pour que cette créature sans vergogne éprouvât quelque honte, il aurait fallu mettre à sa place une bonne dizaine de Shujuan.

Shujuan grimpa l'escalier comme pour se sauver et se retrouva dans la mansarde. Les jeunes filles étaient toujours regroupées devant les trois petites lucarnes. Les bandes de papier de riz avaient été toutes soulevées, les rideaux noirs étaient complètement tirés, les fenêtres semblaient trois loges de spectacle. Le désordre qui régnait en bas était innommable, les femmes se faufilaient partout, cherchant de quoi manger, de quoi boire, les toilettes.

Une prostituée demanda à une autre de déployer une pèlerine à capuche en velours vert bouteille de première qualité et dit en s'excusant auprès des prêtres étrangers qu'elles avaient passé la nuit à fuir, n'osant pas chercher un endroit où se soulager, et qu'elle en était réduite à manquer ainsi à la décence. Cela dit, comme à un rappel de rideau, elle disparut derrière la cape.

Fabio lança en anglais : « Des bêtes ! Ce sont des bêtes ! »

Le père Engelmann avait presque soixante ans. Rien qu'en Chine il avait connu deux fois les désordres causés par la guerre : l'expédition du Nord et celle contre les seigneurs de guerre. Mais il n'avait jamais eu à assister à une scène aussi intolérable, à supporter des êtres aussi grossiers et vils. Le prêtre avait un second atout : il était capable de triompher de la grossièreté par la distinction, plus l'autre se

montrait impoli, plus il était courtois ; il pouvait en devenir exaspérant, et c'était bien ce qui se produisait alors qu'il disait à Adornato d'une voix monocorde et calme : « Je vous demande de faire preuve de retenue, monsieur Adornato. » Puis il se détourna pour s'adresser aux prostituées, y compris à celle qui avait resurgi de derrière la cape, les deux mains nouant la ceinture de son pantalon, toute guillerette, il leur dit d'un ton docte : « Puisque, mesdemoiselles, vous avez décidé de vous installer ici, en tant que curé de cette église, je vous prierai de respecter les règles de la bienséance. »

Fabio lança en anglais avec son accent du nord du fleuve : « Mon révérend, les avoir fait entrer, n'est-ce pas pire que de faire entrer des Japonais ? » Il dit aux deux employés chinois : « Chassez-les d'ici purement et simplement ! Vous avez vu, non ? Toutes, autant les unes que les autres, elles sèment le trouble en ces lieux ! »

La prostituée plantureuse cria alors : « Au secours ! »

En y regardant de plus près, on put constater qu'il ne s'agissait pas d'un véritable cri du cœur, on lisait de la malice dans son regard.

« Ce débauché me pelote ! » dit-elle en montrant du doigt A Gu qui la bousculait.

Ce dernier rugit : « Qui te pelote ? »

— C'est toi, le soldat qui aurait dû être de la chair à canon, qui pelotes bibi. » Elle se frappa la poitrine qui se mit à trembloter.

A Gu rétorqua : « Et quand bien même je te peloterais ? Les autres pourraient le faire et pas moi ? »

On voyait bien qu'en disant cela A Gu n'était pas tout à fait sérieux lui non plus.

« Assez », dit le père Engelmann en anglais. Mais A Gu n'avait pas dit son dernier mot, il continuait à se disputer avec la prostituée et à l'injurier. Le révérend reprit en chinois : « Assez ! »

En fait, ce dernier avait remarqué que George Chen et A Gu étaient passés en secret à l'ennemi, qu'une complicité était en train de se créer entre eux et les prostituées.

Fabio dit : « Mon révérend, écoutez...

— C'est vous qui allez m'écouter. Laissez-les entrer, dit le prêtre. Qu'elles restent au moins ici la journée d'aujourd'hui, en attendant que les Japonais aient complètement pris Nankin et que la sécurité de la ville soit passée sous leur entière responsabilité. Nous leur demanderons alors de partir. Le peuple japonais a la réputation de respecter l'ordre. Je suis persuadé que leurs troupes, très vite, vont mettre un terme à la situation de trouble liée aux combats.

— Cela ne se fera pas en un jour ! dit Fabio.

— Alors en deux. »

Tout en parlant, le père Engelmann s'était détourné et se dirigeait vers son logement. Il avait annoncé sa décision, aussi ne laissait-il aucune possibilité de discussion à qui que ce fût.

« Mon révérend, je ne suis pas d'accord ! » dit Fabio haut et fort derrière lui.

Le prêtre se retourna. Sa distinction était exaspérante ! Il répondit avec hauteur : « Je sais que vous



N° d'édition : L.01ELHN000281.N001  
Dépôt légal : mai 2013